

Rozoy, un rêve de pro

Premier médaillé français à Londres, le nageur s'est entouré comme un valide pour réussir son pari paralympique.

LONDRES —
de notre envoyé spécial

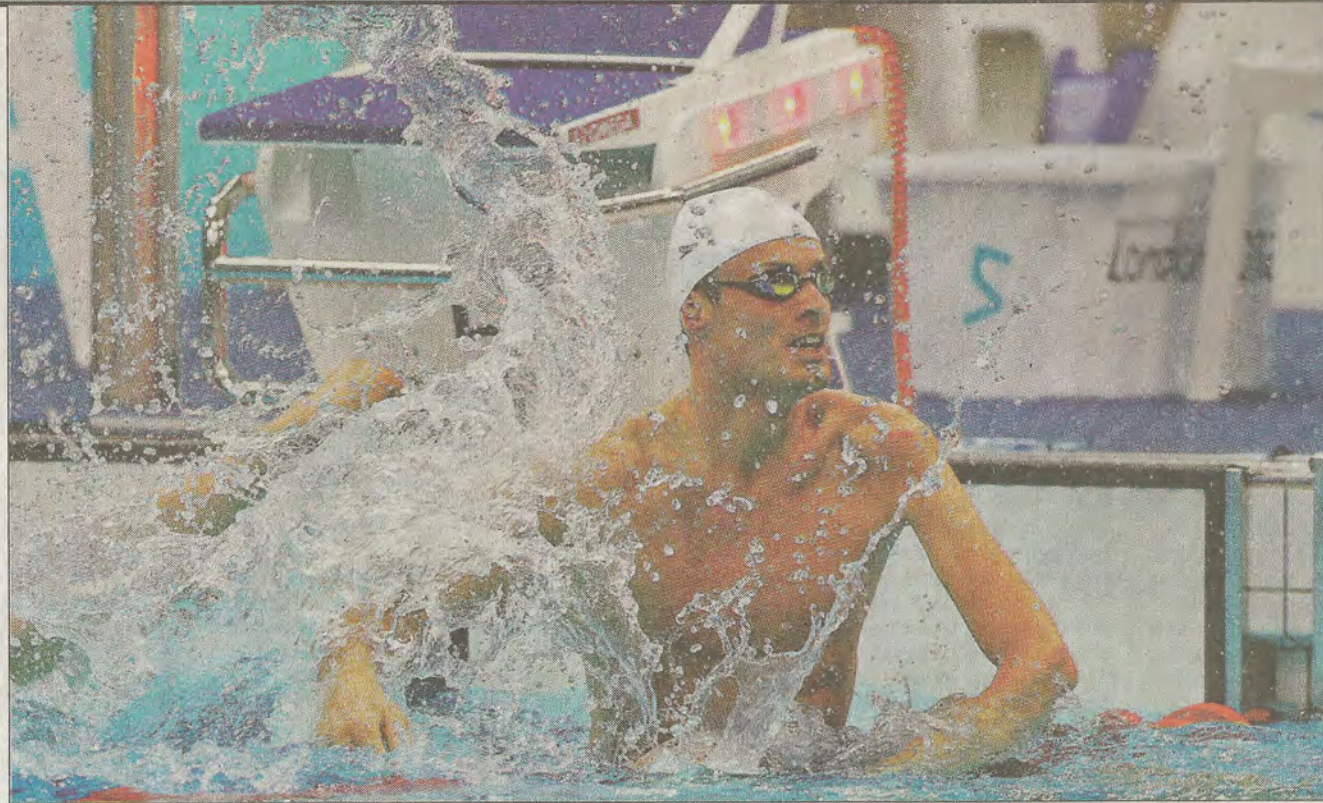
C'EST QU'IL était presque aussi pressé que dans la piscine olympique, Charles Rozoy. Il faut dire qu'à l'autre bout de Londres l'attendait la ministre des Sports, Valérie Fourneyron, pour célébrer le premier champion paralympique 2012 sous les ors de l'ambassade de France. Mais le nageur de Dijon a la parole généreuse et joyeuse. Et, une heure après sa victoire au 100 m papillon en 1'11"24, il s'enthousiasme devant les journalistes : « C'est un Everest de l'émotion ! Champion olympique ou paralympique, c'est la même chose pour moi. »

Gamin, Rozoy, vingt-cinq ans, en avait pourtant rêvé, de l'or des JO. À l'école, quand on lui demande le métier qu'il veut faire, il répond : « Champion olympique. » Mais, bon nageur de niveau national, champion de France N 2 sur 50 m papillon et pensionnaire du pôle Espoirs de Dijon, il voit son début de carrière fauché par un accident de moto à l'été 2008. Et regarde

les Jeux de Pékin sur son lit d'hôpital. Premier diagnostic rassurant : on lui promet qu'il retrouvera l'usage de son bras gauche. « Puis quinze jours après, on m'a dit : "Non, ton bras, t'oublies, le sport de haut niveau, t'oublies !" », se souvient-il. Rozoy souffre d'un plexus brachial (une rupture des fibres nerveuses qui partent de la colonne vertébrale pour aller jusqu'à la main) qui l'empêche d'utiliser son bras gauche. « Avec, je peux toujours attraper un objet, mais pas le porter. En course, il ne me sert à rien », détaille-t-il, lui qui nage avec ce membre le long du corps.

Préparateurs mental et physique, kiné et chiropracteur

Mais jamais Rozoy n'a abandonné l'idée de faire de la compétition. « Je suis la première personne qu'il a appelée après son accident, pour parler sport et de la suite, se souvient Sylvain Fréville, son entraîneur chez les valides. Il m'a demandé si j'étais O.K. pour repartir pour une aventure olym-



LONDRES, CENTRE AQUATIQUE, HIER. — Charles Rozoy semble interloqué. C'est pourtant bien lui qui est devenu champion paralympique du 100 m papillon.

(Photo Kerim Okten/EPA/MaxPPP)

pique. Je lui ai dit : "Pas de problème mais pas de cadeau parce que tu es handicapé !" »

Rozoy a retrouvé les bassins dès le printemps 2009 : « Dans les bras et dans les jambes, je n'avais plus rien... Mais j'avais un mental d'acier ! » Lui qui chez les valides avait du mal à se concentrer sur les courses s'est discipliné. Après avoir convaincu Fréville de continuer l'aventure avec lui, il s'est entouré d'un préparateur physique, d'un préparateur mental, qui utilise l'hypnose, d'un kiné, d'un chiropracteur et d'un attaché de presse ! « Le handisport aujourd'hui, c'est très pro ! », martèle-t-il.

Il a suivi le précepte mercredi soir, en n'allant pas à la cérémonie d'ouver-

ture. Et l'a appliqué hier en se focalisant sur ses courses : « Dans le bassin, je n'ai eu aucun sentiment. C'était boulot-boulot-boulot. Les sentiments, c'est maintenant ! »

S'il tempère un peu son euphorie, puisqu'il lui reste trois épreuves (50 m, 100 m et 200 m 4 nages), Rozoy s'enthousiasme déjà pour son retour, lui qui intervient souvent dans les collèges et lycées pour parler handicap : « Ça a été quatre ans pour revivre. Je suis passé par des moments pas faciles que j'ai cachés au début. Mais il faudrait que j'écrive un livre ! Je vais dire à tous ces petits gars que tout est possible, et qu'on arrête de leur casser leurs rêves ! »

AURÉLIEN BOUISSET (avec R. Be.)

CÉCIFOOT

Du lourd d'entrée

À L'OCCASION du premier match de l'équipe de France de cécifoot ce matin (10 heures) face au Brésil — la référence mondiale —, l'occasion est bonne de préciser ce qu'est véritablement cette discipline. Disputé sur un terrain de la dimension d'un terrain de hand (40 m de long et 20 m de large), le cécifoot met aux prises deux équipes de cinq joueurs, dont seul le gardien est voyant. Sur le champ, tout le monde a les yeux bandés dans un souci d'équité entre les non et les mal-voyants.

L'importance de l'ouïe devient donc primordiale. Le ballon est ainsi muni de grelots pour que les joueurs puissent le situer dans l'espace. Le joueur qui a le ballon ne cesse de dire « J'ai, j'ai » pour que ses partenaires comprennent ce qui se passe, tandis que les défenseurs sont obligés de crier « Voy » (« J'arrive » en espagnol, c'est la règle internationale) pour que le porteur du ballon puisse les repérer.

En position défensive, c'est le gardien de but qui donne les consignes à ses arrières ; lorsque ses partenaires se retrouvent au milieu du terrain, un coach placé au bord du terrain prend le relais. Enfin en zone offensive, c'est un deuxième entraîneur, placé derrière les buts adverses, qui prodigue ses conseils.

Tout un art dans lequel les Brésiliens sont passés maîtres. Depuis l'introduction de la discipline aux Jeux Paralympiques, en 2004, ils n'ont jamais perdu un match et conquis deux médailles d'or.

Doubles champions d'Europe en titre (2009, 2011), les Bleus ont deux périodes de vingt-cinq minutes pour prouver qu'ils peuvent rivaliser. — R. Be.